ITALIA.

IX

Mais laissons de côté Guillaume, empereur d'Allemagne. Il n'est point personnellement en cause, et quand il fait son métier d'empereur, qu'il s'occupe de sa politique et des intérêts de son empire à la satisfaction de ses sujets, il est dans son rôle. Il a le droit de rechercher les amis qui lui plaisent et de s'assurer les alliés qui lui semblent utiles ou nécessaires. Nous pouvons même penser qu'il veut du bien à ces amis et à ces alliés. Leur affaiblissement ne saurait lui être profitable en temps voulu. Ce n'est pas absolument pour être le protecteur ou le soutenant de l'Italie, très fière du reste, que Guillaume l'a conviée à l'honneur de son affection et de son alliance, et si l'Italie n'était point une force, une valeur et un concours précieux dans une lutte possible ou probable, sinon certaine, l'Italie, certes n'appartiendrait pas aujourd'hui à la *Triplice*, et Guillaume, le soldat qui parle plutôt de son épée que du droit, s'affecterait moins des épreuves et des malheurs de son alliée. Car l'amour que Guillaume porte à l'Italie, c'est l'amour qu'il porte à lui-même

L'Italie pourrait-elle l'ignorer ?

Le sentiment, du reste, est un facteur assez insignifiant en politique, et la loi de l'amour personnel ou de l'intérêt personnel, dans toute la profondeur et dans toute l'intensité de son égoïsme, est plus que jamais la loi générale qui régit les hommes et les empires. Quand on aime les autres, c'est pour soi-même.

C'était donc à l'Italie, en vertu de cette même loi, à voir si la doctrine de la *neutralité* après son heureuse unification,—neutralité qui la laissait parfaitement indépendante, qui ne l'engageait en rien et qui ne blessait personne—n'était pas trois fois préférable à la doctrine des *alliances*. Et si l'opinion contraire avait prévalu dans son roi, dans ses hommes d'Etat et dans ses directeurs, si l'alliance avait été jugée nécessaire ou indispensable, il restait à savoir avec qui il convenait de contracter cette alliance, dans quels termes, dans quelles conditions et avec quelles garanties dans l'avenir. Car l'*alliance* qui profite à l'autre, qui vous engage et qui vous coûte plus qu'elle ne vous rapporte et ne doit vous rapporter, qui vous expose souvent à des inimitiés dont vous n'avez aucunement besoin, qui peut même, un jour ou l'autre, attirer sur vous des maux ou des malheurs dont il faut le moins possible courir le risque et qu'on évite aisément avec de la prudence et de la sagesse, est bien plus une *mésalliance* qu'une alliance. C'est tout simplement un mariage avec beaucoup de désillusions, de mécomptes et de déboires. Mieux vaut rester célibataire. La liberté est si bonne!

D'abord, il ne faut pas croire que l'alliance avec plus fort, plus riche et plus puissant que soi assure nécessairement le bonheur désiré. Votre orgueil ou votre vanité, sans doute, peut s'en réjouir un instant et s'en réjouir. Vous dépensez même, pour la fête nuptiale, afin d'être digne du maître ou de l'associé que vous vous donnez dans un mariage qui ne se contracte pas toujours selon le régime de la communauté et de l'égalité, le meilleur de votre avoir ou de vos biens en choses folles, frivoles, inutiles, qui ne sont que la satisfaction d'une vanité malheureuse. Et pouvez-vous raisonnablement, même avec la fidélité et la soumission la plus complète de votre part, avec l'humilité de servante qui doit attendrir le maître, répondre qu'il n'y aura point abandon, répudiation ou rejet? Les puissants sont capricieux et les parvenus passent pour être grossiers. Puis, les puissants, justement parce qu'ils sont tels, sont plus exposés que les autres, et leur chute peut entraîner la vôtre.

Faut-il donc voir une *mésalliance* dans l'*alliance* entre l'Allemagne et l'Italie, sinon entre l'empereur Guillaume et le roi Humbert?

Mais cette alliance, utile ou non, raisonnable ou fausse, a certainement plus coûté à l'Italie qu'elle ne lui a profité, tout au moins jusqu'à présent.

X

S'il est, peut-être comme celle de l'Italie avec l'Allemagne, des alliances inutiles que le besoin de sécurité personnelle nécessite en aucune façon et qui ne doivent pas servir à votre agrandissement; s'il en est d'autres, plus inexplicables encore, qui semblent être le démenti de votre caractère, qui le sont sans doute, mais qui doivent vous jeter dans un courant mauvais et contraire à vos destinées, faudrait-il leur trouver à toutes ou la même inutilité ou le même danger?—

Comme il convient de se marier pour la propagation et la conservation de l'espèce humaine, il se peut bien aussi que, dans la compétition et la rivalité des races différentes, les individus, les peuples et les nations d'une même race soient dans l'obligation et la logique de s'allier ensemble et de se donner la main de protection et d'amitié. Cela même est tout naturel. La race qui a conscience de sa valeur, de ses droits, de ses titres et de ses destinées dans la vie, ne doit pas bénévolement consentir à l'effacement ou à l'asservissement. Elle ne veut point être absorbée ou dévorée par une autre qui ne la vaut pas et qui ne représente point une civilisation supérieure et générale. Ce n'est véritablement que lorsqu'elle est sans virtualité et sans force, déchue et tombée, incapable de relèvement et de bien, que la race doit accepter son sort et disparaître avec son nom dans celle qui est plus forte, plus vivante, et dans laquelle l'assimilation fera son œuvre.

Mais il est des races, fortes, peut-être, ambitieuses certainement, aux mâchoires puissantes et quasi-barbares, qui n'ont pas absolument le droit de dévorer et d'absorber les autres. Elles n'ont pas même, par leurs vertus et leur supériorité réelle, la légitimité de la direction et du commandement. Il importe même, devant leur ambition exagérée et leur voracité qui dépasse de loin les limites de la justice, de se ligner contre elles et de les tenir en respect comme dangereuses ou peu sociables encore, surtout quand elles ont un gouvernement qui n'est plus celui du siècle, une organisation militaire qui menace plutôt qu'elle ne protège, et l'un de ces chefs ou de ces empereurs qui sont un défi à la démocratie et comme la négation du progrès. *La force*, quoi qu'en ait dit Bismarck, *ne prime pas le droit*, et jamais le christianisme ne sanctionnera une semblable doctrine.

Nous pouvons donc comprendre, comme toute naturelle, l'alliance entre plusieurs peuples de même race, ayant une même origine, se rattachant plus ou moins au même trono, n'ayant point entre eux de différence essentielle et profonde, parlant à peu près la même langue et devant avoir comme une conscience et comme une destinée semblables dans l'humanité. Et si cette alliance, comme de juste, ne doit avoir rien d'agressif et de brutal à l'endroit des autres, étant la protection dans la justice et non la violence dans la conquête, peut-on dire qu'elle soit sans raison et sans nécessité? Ne doit-on pas la déclarer raisonnable et bonne? A qui peut bien venir l'idée de s'associer librement avec des ennemis qui seront vos maîtres, et si cette association, faute de réflexion ou par entraînement singulier, devait être comme l'oubli de votre race, de votre famille, des vôtres et de vous-même, n'y faudrait-il pas voir une de ces fautes trop graves pour n'être plus que des fautes, un reniement de soi même qui est d'autant moins permis que votre nom est plus glorieux, l'abandon coupable, dans la compétition et la rivalité des races, de ceux qui comptaient et devaient compter sur vous comme sur son fidèle gardien qu'ils aimaient et qu'ils honoraient entre tous? Il est des noms dont la grandeur oblige, et quand ces noms sont d'admirables vocables latins ou romains, exprimant une haute pensée, disant une œuvre et une civilisation qui ne sont point mortes, affirmant l'illustration de l'histoire qui n'est pas fermée sur eux et pour eux, leur droit de changer, de se germaniser, de s'angliciser, de se perdre ou de disparaître dans une nationalité étrangère, est certainement fort contestable, et le devoir des vivants, des croyants et des fidèles, auguste comme la conscience, leur défend en semblable blasphème. Il n'est pas plus permis à Paris de s'agenouiller devant Berlin qu'il n'est permis à Rome de se faire la vassale du roi de Prusse.

La *race latine* est-elle morte?

N'y a-t-il plus en Europe et dans le monde de nations et de peuples de ce nom?

XI

Après tout, il devrait nous importer fort peu que l'Italie s'éloignât des siens pour se rapprocher des autres, et s'il lui plaît, croyant la civilisation allemande supérieure aux autres civilisations et l'empire militaire de Guillaume un gouvernement parfait, d'associer ses destinées aux destinées d'une race qui n'est pas la sienne et d'un peuple qui parle une langue du Nord qui ne doit avoir rien de bien mélodieux pour ses oreilles d'artiste, en quoi cela pourrait-il nous causer une grande tristesse, et ne devrions-nous pas voir avec la plus complète indifférence un fait qui n'est pas précisément anormal et un événement que Crispi et d'autres hommes politiques de l'Italie ne sont point en peine d'expliquer et de trouver absolument logique? Car si Crispi n'a pas été tout à fait le Bismarck de l'Italie, il a failli l'être, et Bismarck l'a honoré de son amitié.

Certes, si la France n'aimait point l'Italie, et d'un amour bien désintéressé, sans ambition au-delà des Alpes sacrées, mais dans lequel il y a la sympathie de la race et de la famille, la fraternité de deux peuples qui se touchent, qui ne doivent pas être ennemis, qui, ce semble, sont deux alliés naturels dans la même civilisation et dans la même destinée, la France, qui est encore une grande Puissance et qui le restera toujours, verrait sans étonnement et sans tristesse les amours de Guillaume et de Humbert et s'inquiéterait peu que l'un soit la victime de l'autre. Au besoin, en les acceptant tous les deux comme ennemis, elle ne les craint ni l'un ni l'autre. N'étant plus celle qui attaque dans l'intérêt d'un empire usé et dépopularisé, il y aurait danger à l'attaquer aujourd'hui. Elle frapperait terriblement sur ceux qui auraient dû être ses amis, mais qui ne seraient peut-être pas à leur véritable place de combat. Il y a des erreurs si étranges et des malentendus si singuliers! Ou les paie souvent trop cher.

Mais quand nous disons que, malgré tout, la France aime l'Italie et l'aime avec désintéressement, nous disons une chose si peu forcée et si vraie, si naturelle pour nous et pour beaucoup d'Italiens, que si l'Italie, demain, éveillée d'un rêve où il y a du cauchemar germanique, ne voulait plus se souvenir qu'elle a fait un mauvais rêve et qu'elle a librement parlé l'allemand pendant une douzaine d'année de sa vie, tout comme aux temps où l'horrible quadrilatère pesait sur sa conscience et que le lion de Venise était couché aux pieds de l'empereur d'Autriche, la France entière aurait un tressaillement de joie profonde. Elle se sentirait heureuse comme au retour d'un frère qu'on a perdu ou d'une sœur qu'on croyait morte. Il y aurait fête à la maison et dans tous les cœurs. Car la France est sensible et généreuse. Elle ne sait point haïr, répétons-nous. Elle se plaît plus à donner qu'à recevoir. En nos temps assez tristes de matérialisme et d'égoïsme, malgré la douloureuse et sanglante épreuve qui aurait pu amortir son cœur ou le replier sur lui-même, elle a gardé ce cœur vivant, croyant et souffrant de l'indifférence ou de l'oubli des siens, mais toujours prêt au retour, à l'expansion et au dévouement. Et ce n'est pas la république, avec sa foi à la liberté et à la justice, qui matérialisera la France, qui lui enlèvera son enthousiasme et son esprit, qui changera sa nature et la fera ramper dans l'opportunisme des choses malsaines et des intérêts sordides. La France aura toujours des ailes, et des ailes soulevées par un grand cœur dans un ciel et vers des horizons où la lumière ne manque pas, où l'idéal monte toujours, où la vérité se cherche, se trouve et se donne à tous. Si la France, à cette heure, est armée comme un guerrier prêt à frapper, est-ce sa faute? Entourée d'ennemis et menacée, ne doit-elle pas se défendre? Et si vous lui reprochez maintenant d'aimer la Russie au-dessus des autres, la Russie qui n'est ni de son sang, ni de sa race, ni de sa croyance politique, c'est que la Russie est peut-être la seule qui ne se soit pas réjouie de ses malheurs, qui n'en dise aucun mal et qui même honore hautement son nom. Mais la civilisation française—car nul ne doute qu'il existe une civilisation française, n'est-ce pas?—est essentiellement pacifique et humaine.

L'Italie le sait bien.

XII

Et pourtant l'on dit que l'Italie, par un dernier chef d'œuvre de Crispi, l'homme d'Etat de Sicile, vient de faire alliance avec l'Angleterre.

Mais si cela est, cela n'est pas encore, croyons-nous, une alliance selon le sang, selon la race, selon la civilisation, selon même l'intérêt bien compris.

Il est vrai que l'Angleterre, qui s'appelle encore la Grande Bretagne, a marqué un certain intérêt à l'Italie à propos du désastre d'Adoua, en Afrique, et qu'elle lui a, malgré l'étrangeté du mot à l'endroit de l'Angleterre, témoigné des *sentiments* pour lesquels la reconnaissance est nécessaire.

En effet, si comme nul n'en peut douter, l'intention de la dévorante, de l'absorbante et de la généreuse Angleterre est de posséder définitivement l'Egypte basse et haute, de conquérir le Soudan, et de faire sienne l'Afrique orientale, depuis le Delta du Nil jusqu'à *Cap town*, la petite colonie italienne de l'Érythrée, avec ses soldats blancs, alliés et amis, ne peut pas être inutile ou désolante à l'Angleterre, tout au moins pour le moment, et les *sentiments* de l'Angleterre se conçoivent sans peine. N'est ce pas même un peu par le conseil de l'Angleterre que l'Italie s'est lancée dans l'aventure de la lointaine Erythrée, quand la Tripolitaine était à deux pas, sur la côte africaine de la Méditerranée?

Car si la Méditerranée, ce grand lac européen qui appartient depuis si longtemps à la civilisation et qui n'a rien à attendre de l'Afrique, à moins que l'Afrique ténébreuse ne blanchisse son front et sa conscience au rayonnement de l'Europe, doit véritablement appartenir à certaines nations, ce n'est assurément pas à celles du Nord et du lointain qui s'y sont introduites ou glissées par fraude, trahison ou piraterie. Les sud-latins naturels, de la même race ou du même berceau du reste, car il y a une part de même sang dans leurs veines et presque un même langage sur leurs lèvres, en sont l'Espagne, la France, et l'Italie. Si la Grèce y a des droits, elle aussi, les autres n'y possèdent que des droits de voleurs.

Alors, qu'est-ce que l'Angleterre fait à Gibraltar, un rocher d'Anglais aujourd'hui? Qu'est-ce qu'elle fait à Malte, l'île des vaillants chevaliers, et à Rhodes, l'île embaumée des roses. Les parfums de Rhodes sont-ils destinés à des nez d'anglais, et si le Colosse eût encore été debout, le Colosse aurait-il laissé passer entre ses jambes de géant le petit lord Beaconsfield? Où sont les chevaliers de Rhodes?

Bien plus, qu'est-ce que l'Angleterre fait en Egypte, dans l'Egypte des Pyramides muettes et du long Nil silencieux; et quel est son droit d'occupation, de possession et d'avoir définif sur cette région qui fut une civilisation avant la Grèce, qui a tenté d'instinct tant de conquêrants, et pour laquelle, demain peut-être, les nations d'Europe prendront les armes et ensanglanteront la Méditerranée elle-même? Car l'Angleterre est la pieuvre qui ne veut plus lâcher ce qu'elle tient, et, pour elle, possession vaut titre. Il faut lui couper les tentacules pour lui faire lâcher prise. Et encore! Le canal de Suez, en quasi-propriété à cette heure, ne doit-il pas lui appartenir en tout bien, tout honneur, entièrement, comme son œuvre, en dépit de tous et de Dieu lui-même? Si tel autre est le lion, elle est l'Angleterre. Elle a, du reste, trois léopards dans ses armoiries, et le léopard tacheté tient du lion et de la panthère.

Est-ce donc pour cela que l'Italie, la belle presqu'île baignée par la Méditerranée bleue et couronnée par les Alpes aux cimes blanches dans le ciel aurait mis sa main de méditerranéenne aux griffes du léopard anglais?

Quel mariage, ô vieux doges de Venise!

J. GENTIL.

L'IMPERATRICE MARIE-FEODOROWNA.

L'impératrice douairière de Russie, après avoir renoncé à son voyage en France par suite du rétablissement de son fils le grand-duc Georges, est revenue subitement sur sa décision et a quitté la Russie, poussée par le désir bien légitime d'aller constater par elle-même que le ciel de France avait été salutaire à l'héritier du trône.

L'auguste veuve d'Alexandre III est, à l'heure actuelle, dans toute la force de l'âge; svelte, de cette sveltesse de race qu'on retrouve chez sa charmante sœur, la princesse de Galles; l'œil bleu émerge d'un visage rose pâle qui, enchâssé dans la couronne en demi-cercle des impératrices de Russie, lui donne l'aspect de ces admirables images byzantines d'allure mystique suspendues aux murailles des temples orthodoxes.

Intelligente, d'une intelligence vive, elle n'a jamais cessé d'être la collaboratrice effective, intime de feu l'empereur Alexandre. Partout elle se montrait avec lui, soit qu'il voyageât pour aller passer des revues aux grandes manœuvres, soit qu'il mît sa signature au bas de certains décrets qui trahissaient la grandeur d'âme et l'ineffable bonté du regretté souverain.

Un jour que l'Empereur visitait une prison militaire, l'Impératrice s'arrêta devant une cellule où était emprisonné un soldat condamné pour indiscipline; elle se fit raconter par le prisonnier les causes de la peine qu'il subissait; puis, allant vers l'Empereur, elle lui demanda la grâce du condamné; celui-ci, qui ne transigeait pas avec les règlements militaires, hésita d'abord, puis allant vers le prisonnier: "Vous êtes libre, dit-il; rendez grâce à votre souveraine!"

A la suite de l'attentat dirigé par les nihilistes contre le train impérial, la souveraine fut atteinte d'un ébranlement nerveux qui ne céda qu'à un traitement long et énergique. Depuis cette époque, l'Impératrice ne quitta plus jamais l'Empereur, "voulant, disait-elle, partager les dangers auxquels il était exposé et mourir avec lui si telle était la destinée."

***

L'impératrice douairière sentira se réveiller en elle, en contemplant l'admirable paysage niçois, qui semble entourer la capitale de la côte d'azur comme d'une couronne de fleurs, de bien douloureux souvenirs. Elle reverra sans doute, du côté de Saint-Philippe, la villa Bermond, dans laquelle, lorsqu'elle n'était que la princesse Dagmar de Danemark, se déroula le plus poignant des drames.

C'est là—en 1863—que son fiancé, le frère aîné de celui qu'elle épousa plus tard, est mort dans d'atroces souffrances provoquées par une maladie restée mystérieuse qu'il contracta en Russie en glissant sur la glace lors d'une revue militaire. C'était un grand homme très pâle, presque imberbe, figure de femme qui contrastait singulièrement avec la robuste carrure des Romanoff. Durant sa maladie elle ne quitta pas son chevet, le consolant, ne laissant à personne le soin de lui donner les médicaments prescrits, véritable sœur de charité par le courage et par l'indomptable énergie qu'elle déployait nuit et jour.

Un matin, le Tsarewitch sentit que sa fin était prochaine; il fit venir près de lui celui qui devait lui succéder, le futur Alexandre III, et mettant la main de son frère dans celle de sa fiancée, il exprima le désir de les voir s'unir et consacrer par un mariage la dernière volonté d'un mourant. A ce moment, la chambre du moribond présentait un spectacle tragique—on tient ces détails du vieux M. Bermond, qui fut le témoin de la scène: —l'empereur Alexandre II et l'Impératrice d'alors, la tête penchée sur le lit de leur fils, sanglotaient comme des enfants, tandis que le Tsarewitch agonisant, trouvant encore assez de force pour se soulever, donnait sa bénédiction au jeune couple dont il venait de décréter solennellement les fiançailles en face de la mort.

Les funérailles françaises du grand-duc eurent un caractère à la fois profondément douloureux et tragiquement solennel. Le corbillard était suivi par l'empereur Alexandre II, monté sur un cheval blanc, entouré de ses aides de camp et suivi à pied par les grands-ducs ses fils: derrière, dans une berline, l'Impératrice-mère et la princesse Dagmar, dont la douleur faisait peine à voir: il fallut trois heures et demie pour parcourir les six kilomètres qui séparent Nice de Villefranche, où le corps fut embarqué sur un navire de guerre russe.

Fidèle à son serment, la princesse Dagmar épousa plus tard celui qui devint Alexandre III, qu'elle aima, peut-on dire, doublement pour son frère et pour lui; et c'est, on en peut l'affirmer, à l'école de ce grand caractère, de cet honnête homme, qu'elle apprit à aimer la France; car—c'est encore le vieux papa Bermond qui raconte le fait—le futur Alexandre III, pendant la maladie de son frère, ne cessait de s'entretenir avec les officiers des voltigeurs de la garde, qui étaient de service à la villa Bermond, se faisait raconter par eux les hauts faits de l'armée française et ne cachait pas les vives sympathies qu'il éprouvait pour la France.

***

Puisse le ciel souriant de Nice et la joie de revoir un fils enfin affranchi de la maladie, faire oublier à l'impératrice douairière Maria-Feodorowna le douloureux épisode auquel, il y a trente-trois ans, la princesse Dagmar a été mêlée et dont le souvenir semble dormir sous les roses et les œillets de la villa Bermond!

FÉMINISME.

On sait que, plus encore que les femmes de France, celles de l'Angleterre aspirent avec acharnement à la conquête de l'égalité des droits politiques.

Depuis 1840, le parti féminin a entamé une campagne pour obtenir cette égalité et en particulier pour jouir du droit de vote. Ces efforts sont restés inutiles jusqu'ici. Et pourtant la pétition déposée au Parlement se couvre chaque jour de signatures plus nombreuses.

Les journaux anglais prétendent qu'actuellement 275,000 femmes réclament une réforme radicale en faveur de leur sexe, et que 250 membres du Parlement sont tout disposés à la leur accorder.

Si le droit de vote est attribué aux femmes anglaises, il y a bien des chances pour qu'avant peu la réforme traverse l'Atlantique et s'impose aussi chez nous.

UNE NUIT.

Le capitaine Lorraine me conta:

—Voici la plus étrage aventure de ma vie. Je la dois au billet de logement, à ce singulier droit d'intrusion dans des existences inconnues, qui permet de leur demander le repos d'une nuit, parmi leurs joies ou parmi leurs pleurs.

Nous occupions Toul entre deux journées de manœuvres. A huit heures du soir, je me dirigeai vers l'adresse que m'avait indiquée mon fourrier: j'y trouvai une maison particulière, d'honnête façade; deux fenêtres seulement, au premier étage, laissaient passer la lumière.

La vieille servante à qui je demandai son maître, grommela quelques mots que je n'entendis point; pourtant, je la suivis dans l'escalier, et je rencontrai sur le palier un homme à cheveux gris, dont le visage semblait enflammé par de récentes larmes.

Je lui exposai le but de ma visite; il me considéra avec des yeux égarés, puis soudain:

—Veuillez excuser mon accueil, monsieur, me dit-il à voix sourde; vous m'avez causé, bien involontairement, une douloureuse déception: ma fille est tombée très malade, ici même, pendant que son mari, capitaine d'artillerie comme vous, s'embarquait pour l'Algérie .... et la malheureuse enfant le réclame sans cesse; elle délire affreusement, elle ne nous reconnaît plus, mais elle n'a que son nom sur les lèvres..... Nous l'avons rappelé; nous l'attendons d'heure en heure. Peut-être sa venue opérera-t-elle un miracle.... Et, à l'instant, en entendant sonner vos éperons dans l'escalier, j'avais cru, j'avais espéré....

Il se tut en écrasant ses larmes au coin de ses yeux, du bout de ses doigts.

Comme je murmurais quelques paroles de compassion et de retraite, une voix de fièvre, à la fois faible et nette, se glissa par une porte entr'ouverte, emplit le silence noir de la maison;

—Claude! Claude! viens vite. C'est lui. Papa, je t'assure que c'est lui: je l'ai entendu monter. Oh! viens vite, vite, mon Claude .... comme je t'attendais....

Je regardai le père: il mordait son mouchoir en secouant sa tête penchée. La voix cria encore, brève cette fois comme un appel de cauchemar:

—Viens donc! Mais viens donc....

Puis elle se fondit dans une plainte sanglotante.

Le malheureux homme me dit tout bas:

—Elle croit que c'est lui.

***

Et soudain, nos regards se croisèrent, chargés d'une même pensée pieuse et folle: donner à la mourante l'illusion suprême du retour qu'elle attendait.

Il m'arrêta:

—Vraiment, vous consentiriez à vous rendre près d'elle? Ah! comme je vous remercie de votre générosité! Comme je vous souhaite qu'elle réussise! La pauvre enfant est hantée par ce souci jusque dans son délire.... elle sera si calmée....

J'étais déjà au seuil de la chambre et tout à mon rôle de pitié, je sentais mon cœur sauter, d'angoisse, jusqu'à ma gorge.

Je poussai doucement la porte: une petite lampe, sur une commode, dissipait mal l'obscurité; une odeur d'éther flottait dans l'air appauvri. Immédiatement, le lit tira mes yeux, un grand lit, où, dressée contre deux oreillers, une jeune femme toute blanche se mourait: de ses mains rayant le drap, de ses lèvres, de tout ce que la vie agitait encore, elle appelait l'absent. J'avançais sur la pointe de mes bottes; mais mon sabre heurta un meuble: aussitôt l'agonisante tressaillit; les boutons brillants, les galons d'or, galvanisèrent une seconde son souvenir.

Elle murmura:

—Ah! Enfin....

d'un souffle de détente si profond que je me penchai d'un seul geste au-dessus du lit: je tremblais que ce soupir fût le dernier.

Mais elle reprit d'une voix dolente:

—C'est toi; c'est bien toi, mon aimé. Approche-toi. Mes yeux ne voient plus, tu sais. Je suis bien, bien malade.

Son père lui dit tout bas:

—Jane, ne te fatigue pas, ma petite.

Mais, roulant doucement sa tête sur l'oreiller, elle continua:

—J'ai tant de choses à te raconter, mon bon chéri....

Et, après un petit silence dont je eus peur:

—Tu ne m'embrasses donc pas?

Alors je dus effleurer son front de mes lèvres. Et comme elle murmurait, les yeux clos, d'une voix suppliante:

—Oh! encore, encore....

je baisai tout son visage, froid et mouillé.

—Et moi? dit-elle.

Et je sentis sur mes joues son haleine de fièvre.

Je me souviens que je n'éprouvais ni étonnement ni répugnance; rien qu'une joie triste de cette étrange consolation.

***

Mais sa pensée ne se fixait pas:

—Tu sais, dit-elle, le prêtre est venu. Je suis perdue, va.

Alors, sans être contraint de feindre mon émotion ni de préparer mes mots, je laissai cette phrase jaillir de mon cœur:

—Oh! Jane, je t'en supplie, ne dis pas cela. Nous te guérirons, je t'assure; tu verras.

Mais, sans paraître entendre:

—Tu ne t'éloigneras plus, n'est-ce pas? Assieds-toi là. Donne-moi ta main.

Je pris ses petits doigts en feu dans les miens.

Alors, elle murmura:

—Là. Je suis bien; je suis bien.

Et elle sembla s'assoupir. Son père se tenait debout au pied du lit. Mes yeux, accoutumés à la demi-obscurité, distinguèrent une forme noire écroulée dans un fauteuil; la mère, sans doute.

A ce moment, seulement, je songeai à l'étrangeté de ma position: à cette jeune femme, inconnue de moi une heure auparavant, qui m'adressait, dans son délire, le meilleur de ses caresses et de ses pensées; je songeai au mari, qui pouvait entrer, me trouver à sa place au chevet, les mains liées à celles de sa compagne.

Mais toute jalousie sombrerait dans du chagrin: comme l'approche de la mort change toute l'optique de la vie!

Cependant, la jeune femme sortait parfois de sa somnolence, et son rêve remuait fiévreusement des souvenirs:

—Te rappelles-tu notre arrivée au mont Saint-Michel après notre mariage? C'était le soir, et notre fenêtre donnait sur la grève, t'en souviens-tu? Tu as ouvert; la lune venait presque sur nous.

Elle essaya un rire déchirant et pressa ma main comme pour faire passer en moi la suite de l'évocation.

Je la suppliais tout bas de ne point se fatiguer; je m'efforçais d'arrêter ces rappels d'un passé qui ne m'appartenait pas, de ne pas pénétrer plus avant dans cette intimité. Mais, en même temps, je craignais d'éveiller ses soupçons par mon insistance, de briser ce fragile édifice de mensonges où reposaient ses dernières heures.

Une autre fois, elle me dit encore:

—J'ai bien du chagrin de ne pas te laisser un petit enfant, quelque chose qui soit bien à nous deux. Un an de mariage, comme c'est court!

***

J'avais lâchement envie de me sauver, de n'être plus là, tant ces aveux me faisaient souffrir. Et les heures s'écoulaient si lentes ces heures de silence que les pendules émiettent en tic tac sans fin. Dans mes mains, je sentais le sang de ses veines battre à la fois rapide et faible, comme bat le cœur d'un petit oiseau qu'on tient prisonnier entre les doigts.

Et j'étais si attendri par cette tristesse, ces aveux, cette étreinte, que moi, le célibataire chevronné, j'en arrivais à me substituer de cœur à l'absent, à éprouver toutes les angoisses du mari, le même désir fou d'arracher cette femme à la mort.

Mais cinq heures sonnèrent. Il me fallait courir au rassemblement de ma batterie. Avec des précautions infinies, profitant d'un assoupissement, je dégageai ma main et saluant sans paroles les deux vieillards qui me remerciaient à gestes émus, je quittai la maison.... et, dans les rues désertes et grises du matin, je pleurai tout haut.

Et puis? Et puis l'étape du jour nous transporta à dix lieues de là. Et puis, les manœuvres finies, je pris une permission de trente jours que je passai dans ma famille. Et ce fut seulement près de l'expiration de ce congé que je partis revoir ceux à qui j'avais si singulièrement rendu service.

J'arrivai la mine attristée; mais le père vint à moi la face en joie et les mains tendues: sa fille n'était pas morte. Le mari, survenu quelques heures après mon départ, connaissait seul notre pieuse substitution. La jeune femme l'ignorerait toujours. "Tenez, me dit son père triomphant, regardez la." Et il souleva le rideau d'une fenêtre qui donnait sur le jardin: vêtue de rose, étendue sur un siège long et penchée sur un bouquet, elle aspirait à plein visage les fleurs et la vie.

Et, toute une nuit, j'avais senti sa faible main défaillir dans la mienne: elle m'avait donné ce qu'elle croyait être ses suprêmes aveux, ses suprêmes baisers. Toute une nuit nous étions restés rapprochés, unis devant la mort.... et elle ne me reconnaîtrait pas!

Je me répétais cette phrase: Elle ne me reconnaîtrait pas! Mon visage n'évoquerait pas un souvenir, pas une pensée en elle. Elle ne me reconnaîtrait pas!"

Et comme son père me proposait gaiement: "Voulez-vous que je vous présente comme un ami de Claude?" il me sembla soudain que ce serait.... comment dirais-je? une grosse indélicatesse, une mauvaise action, que de lui parler en plein jour, en pleine santé, après l'avoir ainsi connue dans la souffrance et dans la nuit.

Et, mû par cette pudeur singulière, je répondis:

—Non, je préfère partir; voulez-vous?

LA PLUS VIEILLE BANQUE.

Il est assez rare de trouver en France, et même en Europe, des maisons de commerce dont l'existence remonte à plus de cent ans.

Il paraît qu'au contraire le cas est très fréquent en Chine et au Japon, où l'on compte par centaines les maisons datant de plus d'un siècle. Il existe même à Tokio, dans le Japon, une banque vieille de 350 ans et dont la propriété s'est transmise de père en fils.

N'est-ce pas la meilleure garantie que puisse offrir un établissement financier, que d'être resté debout et entre les mêmes mains pendant trois siècles et demi?

---

moiselle avait une livraison à faire rue de la Paix! Et ça n'était pas vrai, puisqu'elle m'a avoué ensuite qu'elle n'avait à livrer qu'à la fin de la semaine! Et il a fallu que je lui dépeigne tout notre chagrin, hier soir, de ne plus l'avoir avec nous, cette pauvre maman Lita en larmes, et papa Cypriano laissant éteindre sa pipe, et Natacha ne sachant plus que faire d'elle-même; il a fallu que je plaide comme un avocat....

—Mais, monsieur Alexandre.....

—A! je dirai tout, et vos résistances, et cet amour pour votre logis de la rue du Delta que vous placiez au-dessus de tout et votre entêtement à ne pas venir habiter avec nous.

—Que de choses inutiles vous dites, monsieur Alexandre, au lieu de dire que....

Elle s'arrêta, épouvantée d'avoir osé faire elle-même cette allusion à leur amour.

—J'y arrive, mademoiselle.

Elle se cacha le visage dans les mains. Et Alexandre continuait, toujours aussi emporté, mais avec des nuances de tremblement dans la voix:

Mes chers parents et ma chère Natacha, vous êtes bien d'avis, comme moi, que Mlle Léontine Barral ne peut plus demeurer là-bas, dans ce sixième étage, quand nous sommes si confortablement ici?

—La chère petite! prononcèrent ensemble Cypriano et Amilita.

—Si tu la décides! fit Natacha.

—Vous êtes d'avis que c'est comme si elle était de notre famille?

—Oh! En a-t-elle jamais douté? s'écria Natacha; mais c'est une sœur pour moi! Oh! s'il n'y que cela à lui dire pour la décider!

—Moi, j'ai trouvé mieux! déclara Alexandre avec un dernier mouvement de gloriole.

Et voilà qu'aussitôt ses yeux se remplissent de larmes; l'émotion l'emporte sur le triomphe.

Il avait encore une seconde moitié de discours à prononcer pour préparer son coup de théâtre. Et enfantinement, il se laissa aller sur la poitrine de sa mère.

—Maman Lita, je l'aime, et, par dévouement, elle veut bien faire ce sacrifice de m'accepter pour mari.

La voix habituellement si douce, si timide de Léontine, éclata alors, stridente:

—Ce n'est pas vrai!.... ce n'est pas vrai!....

Et, tous la regardant avec un mélange d'effroi, d'ahurissement, elle acheva:

—Je l'accepte pour mari, si vous le voulez tous bien, parce que je l'aime de toute mon âme; que, sauf ma chère Natacha, je ne connais personne de plus grand, de plus généreux; parce que je ne crois pas qu'il y ait de meilleur frère, de meilleur fils que lui; parce que ses parents sont la bonté même.... parce que je l'aime, enfin! Et maintenant je serais bien malheureuse si vous vous y opposiez....

—Nous y opposer?

Les trois voix retentirent en même temps, celle de Natacha éclatante de bonheur, celle de Cypriano magnifique et théâtrale, celle de maman Lita un peu étranglée.

Elle était la plus surprise, la plus frappée; la meilleure mère éprouve un déchirement lorsqu'elle apprend que le cœur de son fils s'est donné.

Et elle, devant la difformité, la faiblesse de son fils, avait pu croire qu'elle le conserverait toujours à elle seule.

Mais ce sentiment d'égoïsme était vite combattu par l'orgueil que lui faisait éprouver ce seul fait que son fils avait inspiré de l'amour, que son fils était un homme. Jadis, elle avait commencé à aimer Natacha parce que Natacha ne raillait pas son cher petit bossu. Et la reconnaissance, maintenant, la pénétrait pour cette douce Léontine, si honnête, si ordonnée, si tendre, la femme rêvée, qui consentait à épouser son fils, non pas par pitié, par dévouement, mais en l'aimant, elle l'avait affirmé, de toute son âme.

Et tous les trois s'étaient levés, manquant de renverser la table, et se précipitaient vers la pauvre fille qui était tout étonnée d'avoir osé parler si nettement; et c'était des paroles de tendresse, des caresses à s'étouffer, puis soudain un rire de Natacha.

—Cachotière, qui ne nous avait rien dit!

Mais elle répondit, si naïvement:

—Est-ce que je le savais?

On entendit alors, mais prononcé sans trop d'assurance:

—Ce n'est pas étonnant.

Papa Cypriano, ayant un peu vaincu son émotion, formulait sa façon coutumière d'apprécier les choses.

Ce n'était pas "étonnant du tout!"

Quand il l'eut répété une dizaine de fois, il finit par le croire, d'autant que des souvenirs, des détails se dressaient en son esprit, par exemple le respect presque religieux avec lequel Léontine écoutait Alexandre jouer du violon.

—Et ça n'était pas pour le violon tout seul, hein, petite?

Cela les fit rire.

Et, dès lors, leur émotion se transforma en joyeuses, en tapageuses manifestations, soutenues par une bouteille de champagne que papa Cypriano alla chercher, parce qu'il fallait bien s'échauffer, un tel jour. Ce n'est qu'une fois qu'on échange des promesses de fiançailles.

Et ce qu'il y avait d'exquis, ce qui aurait pu faire comparer cette journée à une branche de roses sans une épine, c'est que pas une parole d'intérêt n'était prononcée, que personne ne songeait à autre chose qu'à l'amour.

Ces enfants s'aimaient, ils se mariaient; c'était tout simple. La famille s'agrandissait, voilà tout.

Et, durant la moitié de l'après-midi, groupés autour de la table, ils ne firent que se rappeler leur vie depuis deux ans et les menus incidents auxquels Léontine et Alexandre auraient déjà pu s'apercevoir qu'ils s'aimaient.

Ce ne fut que vers le soir qu'on parla de questions matérielles, mais toujours sans le moindre sentiment intéressé.

Le projet de louer le premier étage parut d'abord un peu hasardeux à Natacha; mais Cypriano eut vite démontré que la clientèle abonderait autant pour les robes que pour les leçons de violon.

On se ferait de la réclame mutuellement. Et il se chargeait bien lui, avec sa clientèle de familles éplorées, de procurer des multitudes de robes de deuil à sa future belle-fille.

Et le soir, après une seconde bouteille de champagne, il chanta d'une voix chevrotante, mais encore juste, avec des sons venant du